

CHRISTIAN GAILLY
NUAGE ROUGE



Extrait de la publication

NUAGE ROUGE

DU MÊME AUTEUR



DIT-IL, 1987

K. 622, 1989

L'AIR, 1991

DRING, 1992

LES FLEURS, 1993

BE-BOP, 1995 ("double", n° 18)

L'INCIDENT, 1996

LES ÉVADÉS, 1997

LA PASSION DE MARTIN FISSEL-BRANDT, 1998

NUAGE ROUGE, 2000 ("double", n° 40)

UN SOIR AU CLUB, 2002 ("double", n° 29)

DERNIER AMOUR, 2004

LES OUBLIÉS, 2007

CHRISTIAN GAILLY

NUAGE ROUGE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2000/2007 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Tous les chats
ont les yeux verts.

Vladimir NABOKOV

Pour Suzanne.

1.

Un cavaleur, voilà ce que c'était, un lovelace. Ce mot curieux nous vient du nom d'un personnage vivant dans un roman intitulé *Clarissa Harlowe*, œuvre du romancier anglais Samuel Richardson, fils de menuisier qui devint imprimeur avant de se mettre lui-même à écrire. Mais ça nous vient surtout du mot « love », amour, et du mot « lace », filet, piège.

Moi, ça ne me gênait pas, qu'il cavale, il n'a jamais couru après ma femme, mais quand même, souvent je me suis dit : Un jour pas comme les autres, il tombera sur un mari pire que les autres, il aura des ennuis. Souvent je l'ai pensé. Eh bien je me suis trompé, c'est sur une femme qu'il est tombé, une femme

pire que les autres, voici comment les choses se sont passées.

Je rentrais d'une réunion. Peu importe quelle réunion. Dans toute réunion un sort se joue, se jette. Je ne connais pas d'exception. Mon sort s'y jouait, le mien et pas mal d'autres.

Je roulais sur la route des Mauxfaits. J'étais presque arrivé. Je roulais assez vite. J'étais pressé. Ma femme m'attendait. On devait aller au cinéma. Voir quoi, je ne me rappelle pas. Je n'aime pas le cinéma, je l'aime mais je le déteste, c'est comme rêver, les réveils sont trop difficiles. Ma femme si, elle aime ça, alors bon, si ça lui fait plaisir, moi aussi, mais pour voir quoi, non, je ne me rappelle pas.

Je m'en souviendrais peut-être si on avait vu le film. On ne l'a pas vu. Bah non. Je suis rentré trop tard. De toute façon, après ce que j'avais vu, je n'aurais pas pu. Ma femme non plus. Je lui ai tout raconté. Bah oui. Bien obligé. Elle me demandait pourquoi j'étais en retard. Elle pensait que la réunion s'était mal passée. Elle me dit : La réunion s'est mal passée ? Sous-entendu : C'est pour ça que tu

as traîné en route, au lieu de rentrer, alors que je t'attends.

Ce genre de réunion ne se passe jamais bien mais non, non, lui dis-je, il ne s'agit pas de la réunion. Alors il s'agit de quoi ? De ce que j'ai vu. Tu as vu quoi ? J'ai répondu.

J'avais à peine commencé mon récit. Elle m'interrompit, comme réveillée en sursaut, ou bien comme quelqu'un qui a oublié quelque chose sur le feu, ou dans le four, des tomates farcies : Mais mon chéri, me dit-elle, tu ne bégayes plus ?

Elle avait fini par le remarquer. Elle y avait mis le temps. Toi aussi tu as remarqué ? lui dis-je. Pourquoi moi aussi ? Parce que Lucien m'a dit la même chose. Ah, c'est ça, dit-elle, voilà pourquoi tu es en retard, tu traînais encore avec Lucien. Comme si j'avais l'habitude. Pas du tout, dis-je, je l'ai croisé sur la route : enfin, pas lui, sa voiture. Qu'est-ce que tu me racontes ? Ensuite seulement elle remarqua les taches de sang : Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu t'es battu ? Elle m'énervait. Je reprends tout depuis le début.

Je roulais sur la route des Mauxfaits. Je ren-

trais chez moi. J'étais pressé. Ma femme m'attendait, et quand ma femme m'attend, elle ne fait pas semblant. On devait aller au cinéma. Elle aime le cinéma, pas moi. Elle attendait le cinéma, pas moi. Elle m'attendait moi pour que je l'emmène au cinéma, elle ne peut pas y aller sans moi, mais ne me dites pas qu'elle m'attendait moi. Enfin bref, l'un dans l'autre, elle m'attendait.

J'abordais la grande ligne droite, celle qui relie mais passons, ça ne dirait rien à personne. Juste un détail : un cèdre du Liban en marque le début.

Je roulais assez vite mais pas trop, cette route est dangereuse, toute bosselée, pas très large, il faut faire attention quand on se croise, un écart est vite provoqué, et plus vous allez vite, moins vous avez le temps de redresser. Exemple : une bosse vous propulse vers le bas-côté. Vous redressez brutalement. L'écart est considérable. Au même moment vous croisez une voiture. Vous la percutez. J'en ai vu comme ça des accidents terribles. Jusqu'à présent j'ai eu de la chance. Je continue.

Une voiture arrivait en face. J'ai levé le pied.

J'étais sur mes gardes. J'étais très très préoccupé. La réunion m'avait fatigué. La réunion m'avait même éprouvé, très éprouvé, je m'en suis rendu compte à ma façon de serrer le volant. Il ne faut jamais serrer le volant, jamais s'y tenir, s'y retenir, jamais s'y agripper. Si un capitaine s'agrippe à la barre parce qu'il a peur d'être emporté, il est sûr de sombrer.

Elle arrivait vite. J'ai très vite reconnu la voiture de Lucien. Je pouvais me tromper mais ça m'a rassuré. Je me suis dit : Si c'est lui, il ne peut rien nous arriver. J'ai ralenti. Puis. J'ai envoyé un appel de phares. Il n'a pas répondu. Et pour cause. Il n'était pas dans la voiture. Pourtant, j'en suis sûr, c'était sa voiture.

Elle a ralenti elle aussi, et, dès qu'on s'est croisés, mon réflexe a été, non de me retourner, il ne faut jamais se retourner. J'ai regardé dans mon rétroviseur, celui de gauche, l'extérieur, le rétro intérieur distrait trop. C'était le bon numéro. Le numéro de Lucien. De la voiture de Lucien. Sans Lucien.

Lucien sans sa voiture, ça pouvait arriver, pas la voiture de Lucien sans Lucien. Une femme dans la voiture de Lucien, ça aussi ça pouvait

arriver, ça arrivait même souvent, mais une femme à la place de Lucien, conduisant la voiture de Lucien, une femme seule dans sa voiture, au volant de sa voiture, ça non, ça ne pouvait pas arriver. Lucien n'aurait jamais confié sa voiture à une femme. C'est pourtant ce qui s'est passé. D'une manière ou d'une autre, il la lui avait confiée. A cette femme.

Je l'ai vue quand on s'est croisés. Lucien n'était pas dans la voiture, j'en suis sûr, ni à côté d'elle ni derrière elle. Elle était seule, elle conduisait, les yeux vides, le visage tout barbouillé, comme un enfant qui s'est gavée de confiture ou de fruits mûrs à pleines poignées. Je sais maintenant qu'il s'agissait de sang.

Je n'y croyais pas à la théorie du choc qui vous rend bègue, et si on n'y croit pas, à cette première théorie, on ne croit pas davantage à la seconde, c'est la même. Par conséquent, je ne croyais pas non plus à la théorie du choc qui annule le choc, à la théorie du choc qui guérit, qui vous rend comme avant, plus du tout bègue.

Le premier choc, j'avais vingt ans. Des camarades à moi, retrouvés morts, mutilés. J'ai

tourné de l'œil et quand je me suis réveillé je ne pouvais plus parler correctement. Ma fiancée du moment, ma femme actuelle, a quand même accepté de se marier. C'est dur de vivre avec un bègue. On ne peut pas se disputer. J'insultais encore mais très difficilement. Autant se taire. Faire de soi une espèce de muet. J'ai fait de moi un auditeur libre. Rien n'est plus exaspérant, je sais, mais quoi que vous fassiez, que vous vous taisiez ou que vous tentiez de parler, vous exaspérez.

Le sort du département était en train de se jouer, mon laboratoire en particulier et tous ses occupants. Nos travaux n'intéressaient plus. Même sens, pourtant, même portée, même avenir de la pensée par conséquent, mais plus d'intérêt pour personne. Tout était d'ailleurs déjà décidé. Il s'agissait de savoir comment nous allions résister.

J'ai freiné aussi fort que j'ai pu. Je me suis arrêté. Un instant j'ai pensé la poursuivre. Je ne l'ai pas fait. J'aurais dû. On a eu du mal à la retrouver. Je me suis rangé sur le bas-côté. J'y suis resté un bon moment à réfléchir. Je regardais la route paralysée, le paysage partagé.

J'avais la sensation d'être arrêté dans un temps mort, de vivre un temps mort, un temps de silence et d'immobilité, d'où peut-être je n'allais plus sortir et ça m'aidait à réfléchir.

Je me disais, me parlant à l'oreille, à mes oreilles qui bourdonnaient au fond de mon crâne, un crâne oxygéné par une respiration qui étouffait dans le silence pressurisé de l'habitacle, je me disais : Mais alors, si c'est sa voiture, et c'est sa voiture, j'en suis sûr, et si c'est cette femme qui la conduit sans lui, c'est qu'il était avec cette femme, mais alors, lui, où est-il ? A pied quelque part sur la route, en train de marcher ? A terre, blessé ? Ou mort mais où ?

C'est alors que je me suis rappelé cet endroit où il emmenait souvent des filles et plus tard des femmes, avec l'âge Lucien ne s'était pas calmé. Un jour, il y a longtemps, on était jeunes, il m'y avait traîné. Je n'y suis jamais retourné. Je n'aimais pas ce qui s'y passait. Chacun ses goûts. Ou plutôt j'avais peur d'y prendre goût et que ça me rende mauvais. C'est peut-être là qu'il est, me dis-je.

J'ai dû me répondre : Oui, peut-être bien.

Ou alors : Oui, c'est bien possible.

Ou bien : Oui, c'est probable.

Je ne sais plus très bien mais aussitôt après j'ai remis le moteur en marche et j'ai redémarré avec le sentiment paradoxal car triomphant d'être au monde le premier à être informé d'une chose grave et d'être le premier et seul au monde à m'en occuper, ça n'allait pas durer.

J'ai eu du mal à retrouver l'endroit. Pour qui ne connaît pas, l'entrée du chemin n'est pas visible de la route. On passe sans la voir. J'ai failli la manquer. Je l'ai manquée. J'ai dû m'arrêter, reculer. Je me disais : C'est par là, c'est par là, sans ralentir suffisamment, alors évidemment, quand j'ai vu l'entrée, au dernier moment, je l'avais déjà dépassée, j'ai dû m'arrêter, reculer.

Le chemin n'avait pas changé. Il était toujours plein de trous, plein de cailloux et bordé de vieux troncs envahis par le lierre, de temps en temps l'un d'eux s'effondre, tellement creux qu'il en est vide et se couche en travers du chemin. Tout ça se passait en plein été à la fin de la journée. Le chemin finissait en impasse, un peu comme le ciel d'une marelle, un ciel qui se serait fait charmant, une très jolie clairière avec un petit étang.

J'arrivais sur les lieux du choc second, le choc réparateur, le mal par le mal. Non, pardon : le bien par le mal. J'ai trouvé Lucien là. En piteux état. Je n'ai pas tourné de l'œil. J'ignore pourquoi. L'âge, peut-être. La haine, sans doute. La haine de quoi ? Je ne sais pas. C'est plus simple.

Il avait perdu beaucoup de sang. Il était vivant. Il était conscient. Je me suis penché sur lui. J'ai parlé. Mon pauvre vieux, lui dis-je. Faute de mieux. J'insistai : Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Encore : Qui t'a fait ça ? Pour finir : Qu'est-ce qui s'est passé ?

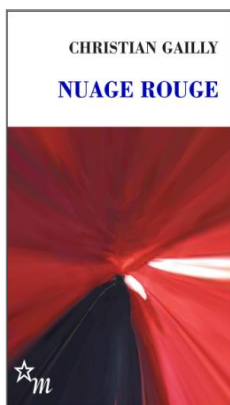
Il arrive que les grands blessés fassent la part des choses. Alors lui, avec un humour de mourant : Mais dis donc, me dit-il, tu ne bégayes plus ? Bah non, tu vois, lui dis-je, tu ne pourras plus te moquer de moi. J'avais envie de me moquer de lui : Tu t'es fait avoir, cette fois, mon ami, mais c'est bien fait pour toi, ça devait finir comme ça.

Ne bouge pas, lui dis-je inutilement, il n'était plus capable de bouger, je vais chercher la voiture. Je l'avais laissée à l'entrée de la clairière. Je l'ai découvert près de l'étang. Rien ne man-

quait à la surface de l'eau, ni les araignées ni l'écume jaune et verte. Couché dans la sciure.

Il était blanc, d'un blanc différent du blanc de la sciure, un blanc gris, un blanc dur, un blanc vide de sang, d'un rouge qui teignait le blanc doux de la sciure, sa nuque reposait sur la souche, on avait coupé l'arbre récemment, malade sans doute.

Je l'ai transporté à l'hôpital de la Roche-sur-Yon. Ça faisait loin. J'ai pris toutes sortes de risques. Je n'ai pas eu peur une seule seconde. Aux urgences, ils me l'ont pris tout de suite. Une demi-heure plus tard, l'interne est venu me voir. J'attendais assis dans le couloir. Je me suis levé pour lui parler. J'étais plus grand que lui. Il était trop petit. Je ne pouvais pas lui faire confiance. J'ai dit : Vous pensez qu'il pourra vivre comme ça ? Alors lui : Pourquoi pas ? Il ajouta : Regardez les femmes.



Cette édition électronique du livre
Nuage rouge de Christian Gailly
a été réalisée le 02 août 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707319838).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707327611

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr